

Mohammed Aïssaoui

L'étoile jaune et le croissant



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Mohammed Aïssaoui

L'étoile jaune et le croissant

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Mohammed Aïssaoui est journaliste au *Figaro littéraire*. Il a reçu le prix Renaudot essai et le prix R.F.O. du livre en 2010 pour *L'affaire de l'esclave Furcy*.

Extrait de la publication

*Pour et avec Derri Berkani.
À Léa, Noé, Nina. Et à Fabienne.
À Christian.*

Extrait de la publication

Celui qui écoute le témoin devient
témoin à son tour.

ELIE WIESEL

Extrait de la publication

Je dis souvent aux survivants : écrivez. Je leur répète : écrivez, écrivez. Ou faites écrire votre histoire. Je n'ose ajouter : un jour vous ne serez plus là, et qui alors recueillera vos paroles ? Elles s'envoleront ou seront balayées comme la poussière. À leurs enfants, j'explique qu'il faut tout conserver : lettres, photos, pièces d'identité, journaux intimes... Tout. On ne sait jamais, cela peut constituer des preuves, un jour. Des preuves, oui, il en faut, parfois. On ne sait jamais. Les choses disparaissent si vite, et on le regrette après. On le regrette toujours. Je l'ai observé tant de fois, tenez, hier encore, quand une amie a perdu sa grand-mère : elle s'est rendu compte qu'au fond elle ne savait rien d'elle...

Moi qui n'ai survécu à rien — si ce n'est à quelques petites humiliations —, je ne comprends pas mon obsession à retrouver des traces qui ne me concernent pas, ou si peu ou de si loin. Je ne comprends pas, mais j'insiste, j'insiste... J'y passe beaucoup de temps. J'ai un penchant : j'exhume des noms oubliés comme d'autres chassent des trésors ou cajolent des

voitures. Je recherche des existences sur lesquelles on a posé un voile de silence. Je fouille dans les souterrains de l'histoire. Je poursuis des ombres. Je remarque les silhouettes. Je suis le biographe des fantômes. Oui, je passe beaucoup de temps avec des fantômes. Des noms depuis longtemps disparus me deviennent familiers. Je dis d'eux : je les connais, comme des amis perdus de vue. Parfois, il m'arrive même de faire découvrir aux familles des épisodes de leur histoire qui leur étaient inconnus. Je tente de retrouver des noms effacés comme on désire adopter un enfant.

Celui que je recherche en ce moment a disparu depuis plus d'un demi-siècle. Il est mort le 24 juin 1954. Il s'appelle Kaddour Benghabrit. Son nom est parfois orthographié Ben Ghabrit, Ben-Ghabrit, ou ben Ghabrit ; sur l'état civil, son prénom est Abdelkader. C'est fou comme autrefois on a pu être si négligent avec l'orthographe des patronymes. Son nom ne vous dit probablement rien : Benghabrit a fondé la Grande Mosquée de Paris en 1926 — sa création avait été décidée à la fin de la Grande Guerre en hommage aux soixante-dix mille soldats musulmans morts pour la France.

Pourquoi lui ? Pourquoi Benghabrit m'intéresse-t-il plus particulièrement et occupe-t-il tant mon esprit ? Je ne saurais trop l'expliquer — parfois, les interrogations n'appellent pas de réponses. J'en avais entendu parler pour la première fois au début des années 90, lors de la diffusion d'un documentaire à la télévision. Ce représentant des musulmans avait, disait-on, sauvé des Juifs de la déportation

durant l'Occupation. Ça m'avait intrigué. Puis, le temps a passé. Trop vite. Mais cette histoire était restée ancrée dans un coin de ma tête. À tel point qu'une quinzaine d'années plus tard j'avais proposé à un ami écrivain de se pencher sur ce destin qui me semblait digne d'être conté, mais mon ami avait d'autres projets.

Alors, je me suis attelé à la tâche. Il m'importait tout particulièrement de montrer qu'un jour, au moins une fois, des Arabes et des Juifs ont marché main dans la main. J'avais envie de prononcer le mot philosémite, et pas seulement de le prononcer. Sans doute, ce qui se passe aujourd'hui au Moyen-Orient et en France résonne-t-il fort en moi et a relancé le vœu de parler de ce haut dignitaire musulman qui aimait les Juifs...

Depuis deux ans et demi, je défriche des documents et je récolte des témoignages. On m'a souvent répété : « Mais les témoins sont morts aujourd'hui. » Sans doute ma quête est-elle vaine, néanmoins j'ai voulu recueillir, ici, ce qui demeure encore : quelques éléments de ce puzzle, des souvenirs même imprécis, de vrais récits aussi, la parole des enfants — des enfants qui ont soixante ou quatre-vingts ans — et des archives, ces bouts de papier qui n'ont que trop rarement été consultés et qui pourtant racontent tout un pan de cette histoire. Alors que les témoins directs ont pour la plupart disparu, j'ai retrouvé plus de personnes et de faits que je ne pouvais l'imaginer au début de ma quête. Cela ne constitue peut-être pas des preuves irréfutables, mais j'aurai fait mienne cette phrase tirée de l'Ancien Testament qui

figure sur le fronton du Mémorial de Yad Vashem : *Et je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un mémorial et un nom qui ne seront pas effacés.*

Des Arabes et des musulmans ont protégé des Juifs. L'étoile jaune a brillé avec le croissant, symbole de l'islam. Quel drapeau magnifique, que cette union de l'étoile de David et du croissant !... Je ne sais s'il plairait à tout le monde, certains n'apprécient pas l'étoile de David. Je ne suis pas naïf : l'antisémitisme est la chose la mieux partagée au monde, depuis la nuit des temps. Les Arabes et les musulmans y prennent largement leur part. Je me souviens, enfant, il y a une trentaine d'années, j'entendais dans mon entourage proche, comme un leitmotiv : « celui-là est juif, celle-là est juive » ; quelle que soit la personnalité qui apparaissait sur l'écran de télévision, j'entendais : « Michel Drucker, c'est un Juif ! » « Mireille Mathieu, elle est juive. » « Nana Mouskouri, Sheila, toutes des Juives... » Le monde entier était juif et menaçant. Aussi, dans mes recherches, je n'occulterai pas ce délire. Je n'omettrai pas non plus de rappeler des réalités oubliées : il y eut, durant la Seconde Guerre mondiale, une légion SS musulmane, et une Brigade nord-africaine a frayé avec la Gestapo. Il faudra parler aussi de cet imam nazi, ami d'Hitler, qui a failli diriger la Grande Mosquée de Paris : Hadj Amin al-Husseini, le grand mufti de Jérusalem. Aujourd'hui, encore, il apparaît à certains comme un héros.

Pourtant, oui, des Arabes ont aidé des Juifs. Je m'étais étonné que sur les 23 000 personnes reconnues « Justes parmi les nations » par Yad Vashem,

il n'y ait pas un seul Arabe. Pas un seul. Et pas un musulman de France, du Maghreb ou du Moyen-Orient. Et pourtant cette entraide a bien existé, oui. Voici des témoignages.

Extrait de la publication

Il arrive à peine de New York, et malgré le décalage horaire et son grand âge, il semble plus en forme que moi. Les gardes du corps qui l'accompagnent en permanence m'ont fouillé. Elie Wiesel s'en excuse, il m'explique que, quelques années plus tôt, lors d'une conférence donnée aux États-Unis, un étudiant a tenté de l'enlever. Je lui dis que je comprends. La rencontre a lieu à l'hôtel des Saints-Pères, dans le VI^e arrondissement.

Je suis intimidé. C'est tout de même la première fois que je parle à un prix Nobel de la paix. Et certains de ses livres m'ont tant marqué, notamment *La nuit*, le récit de sa déportation. J'ai préparé quelques questions, et je mets un peu de temps à quitter mon cahier des yeux. Son visage est impressionnant, marqué. Ses yeux profonds et constamment plissés donnent le sentiment qu'il revient de loin. Son regard raconte une partie de son histoire : c'est un survivant.

L'entretien tourne autour du fait d'écrire (ou non) une fiction sur la Shoah. Il m'affirme que les

romanciers peuvent tout se permettre, qu'il est même souhaitable que de jeunes auteurs s'emparent de ce sujet. « Mais il y a un danger, m'explique-t-il, c'est quand l'imagination remplace la réalité. Pour ma part, je n'ai jamais voulu écrire un roman sur la Shoah. Mais je comprends que d'autres le fassent, c'est leur droit. Moi, je ne peux pas. Le seul risque de la fiction est de travestir la réalité, mais il en va de la responsabilité de l'écrivain. » Comme Jorge Semprun, il pense que le roman peut aider la mémoire. Il peut aider à entretenir la flamme. On peut aussi construire des fictions à partir de ces documents, ajoute-t-il.

Cette rencontre avec Elie Wiesel arrive alors que je m'interroge sur la forme que doit prendre mon travail : faut-il romancer un peu ou pas du tout ? Il ne s'en rend pas compte, mais il m'aide beaucoup : « Jamais on ne dépassera la force d'un document, d'un témoignage écrit. Jamais on ne pourra atteindre la profondeur du désespoir de celui qui l'a vécu. »

Puis il me dit cette phrase que je ne peux oublier : « Celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour. » Il m'explique : tant que le témoin est là, il doit témoigner. Et quand le témoin n'est plus là — c'est le problème auquel je suis confronté dans mes recherches —, comme cela va bientôt être le cas pour ceux qui ont subi la Shoah ? « La mémoire est là pour nous protéger, mais il faut l'entretenir, la nourrir. » Après, il fait un signe en me montrant l'intérieur de son bras : « Ce numéro, je n'ai pas voulu l'effacer, comme certains l'ont fait — ce que je peux comprendre. Ce numéro, je le porte en moi. Il

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'AFFAIRE DE L'ESCLAVE FURCY, 2010 (Folio n° 5275)

L'ÉTOILE JAUNE ET LE CROISSANT, 2012 (Folio n° 5686)

Aux Éditions du Mercure de France

LE GOÛT D'ALGER, *anthologie*, 2006



L'étoile jaune et le croissant
Mohammed Aïssaoui

Cette édition électronique du livre
L'étoile jaune et le croissant de Mohammed Aïssaoui
a été réalisée le 9 décembre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045609-3 - Numéro d'édition : 260538).
Code Sodis : N59786 - ISBN : 978-2-07-252470-7.
Numéro d'édition : 260540.